

voit et jouoit avec les filles de la conseillère et tout son travail consistoit à tricoter quelquefois un bas. On lui donnoit tout ce dont elle avoit besoin et il ne lui manquoit presque aucune des commodités de la vie. Quand ses parens s'informoient d'elle, elle leur faisoit dire : qu'elle étoit très contente et qu'elle se trouvoit beaucoup mieux qu'à la maison. Les parens en étoient charmés; mais la mère craignit pourtant, que sa fille ne perdit dans cette maison le goût du travail et qu'elle ne s'habituaît à une vie trop commode. Avoit-elle donc raison de le craindre? et — auroit ce été un malheur.

Comme c'étoit là sa crainte, elle alla chez madame la conseillère de O\*\*\* et la pria de lui rendre sa fille, sous prétexte que cette dernière pourroit lui être d'une grande utilité dans son ménage. Madame la conseillère témoigna de l'étonnement; mais, comme elle n'avoit rien à objecter, Anne s'en retourna avec sa mère.

A peu de distance de la maison, elles rencontrèrent une personne de connoissance, qui demanda à la cabaretière : D'où elle venoit? Celle-ci répondit, qu'elle venoit de chercher sa fille de chez madame la conseillère de O\*\*\* : „Ah, ajouta l'autre, pourquoi